

Divagations sur « l'essai »

Fernand Ouellette

Volume 5, Number 1, avril 1972

L'essai

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500216ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500216ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (1972). Divagations sur « l'essai ». *Études littéraires*, 5(1), 9–13.
<https://doi.org/10.7202/500216ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1972

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

DIVAGATIONS SUR « L'ESSAI »

fernand ouellette

« *Le désir est le cordon ombilical
de la plus haute vie* ».

Kierkegaard

« *Tout cela, encore, n'est qu'histoire
d'extase et de déboire [...]* »

Mallarmé

« *La critique nous a paru de l'ordre
d'un parcours, non d'un regard ou
d'une station* ».

Jean-Pierre Richard

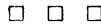
Ce qui semble à la plupart une œuvre de « pesée » des êtres de la mémoire est pour moi essentiellement une « épreuve », une « bataille », un « regard », le délestage de ce qui fut mis en forme ou fut vécu. À certaine forme d'être, d'acte et d'objet répond l'épiphanie d'une autre forme. L'essai ébranle le fondement de la mémoire en ce qu'il soumet un projet de totalité axé sur le ou les détails d'un tout. Aussi m'apparaît-il comme l'une des formes privilégiées du désir, de l'aspiration, de l'« inespéré ». Il est mu davantage par l'« imagination du désir », par le possible, que par la volonté d'élaborer une synthèse, par le saisissement de ce qui est. En ce sens Northrop Frye avait raison d'écrire que « dans les essais ou la poésie lyrique, l'intérêt est centré sur la *dianoïa*, l'idée ou la pensée poétique [...] que l'auteur transmet à son lecteur ». Et d'autre part le jeune Lukács n'est pas si loin lorsqu'il propose, dans *l'Âme et la forme*, une définition de l'essai considéré comme une « forme » autonome située entre la littérature et la philosophie, entre la « création imaginaire » et la « création conceptuelle ».

Il n'est pas inutile d'explicitier que lorsque je pense à la forme ou au genre *essai*, je ne me réfère pas à l'ouvrage élaboré d'un Camus, mais plutôt à *l'affirmation*, à un tissu de sauts et de « saillies ». L'essai me paraît un creuset de « combustion verbale », un creuset de prose qui ne se lais-

serait pas consommer, une prose qui refuserait de « périr ». L'essayiste s'attache aux traces de la fulgurance, comme un félin se concentre sur une forme mobile. Il désire si ardemment qu'il risque de « rendre son âme aveugle pour le reste ». (Démocrite) Je n'ai cure d'une tentative de réponse globale, quand je me laisse surtout fasciner par le grossissement des irréductibles, par la projection sur l'écran de mes écarts imaginaires ou de ma démarche réfléchie. Formes, caractères, aspects, essences sont certes choisis par celui qui se donne totalement, mais ils sont également filtrés, réduits à l'unicité de celui qui propose, qui ne sait proposer qu'en projetant un faisceau de lumière en plein regard de celui qui l'approche. Achin von Arnim avait raison de remarquer que « les jugements sont chose bien insignifiante ; que chacun fasse ce qui lui est nécessaire pour son propre salut ». Cela ne me semble pas très loin du « Je me suis cherché moi-même » d'Héraclite. Ainsi l'essai a-t-il pour moi le caractère d'une épreuve, d'une précipitation d'humain, d'un fragment de confession : un fragment concentré d'imagination, de conscience et d'écriture. (Comme cela aurait fait horreur aux esprits du XVII^e siècle classique et tout particulièrement à Pascal qui dénonçait l'imagination telle une « maîtresse d'erreur et de fausseté » !) C'est pourquoi je parlais plus haut de creuset, car il s'agit vraiment de transmutation, puisqu'il ne reste plus, de la rencontre du « soi » et de l'autre au bout de l'opération d'écriture, qu'une métamorphose du soi. L'autre est en quelque sorte envahi puis transmué dans le soi. L'essayiste se rive aux essences d'un Hölderlin, par exemple, mais que reste-t-il de l'homme-poète après son passage ? que reste-t-il de ces cristallisations d'éblouissement et de chute que sont ses poèmes, s'ils ne nous sont restitués qu'à travers un soi, et encore un soi, peut-on l'espérer, qui ne détourne du « divin » ? Comment l'essayiste prétendrait-il à l'objectivité ? Ne porte-t-il un masque ? Quel est son degré de radicalisation ? Jusqu'à quel point consomme-t-il l'objet de son essai ? Celui qui ne provoque pas, qui n'est pas engendreur, mais conçoit l'essai comme une catégorie idéologique, sans doute lui sied-il mieux de penser à la relation critique. Car si, comme on l'a dit, c'est au sein de la critique que se dénoue la crise de l'écriture, on pourrait inversement parler d'un accroissement de tension au sein de l'essai. L'essayiste qui ne se prétend pas critique — je laisse ici de côté les essais dits critiques —

est un être bizarre qui ne se nourrit, sans délirer, que des fulgurances de ses semblables. Ce n'est pas lui qui dominerait du sommet de sa lecture structurale, ou proposerait comme un savant l'établissement d'une synthèse socio-historique de ce qui lui est perceptible. L'essayiste est un communiant de ce qui pourrait l'annihiler. Il veut « penser de tout son corps ». Il se jette dans le volcan en espérant que le volcan se liquifiera dans ses veines. On voit bien qu'il ne se soucie guère du pesage des formes multiples de la mémoire. On voit mieux comment il fait œuvre de contre-mémoire ; comment l'essai ne se laisse décharner jusqu'à l'idée abstraite. Certes la contemplation des êtres de la mémoire ou des actes me paraît plus sécurisante. Il n'est d'ailleurs pas question de nier l'utilité de ce travail. Mais je sens que l'essayiste est celui qui porte le deuil des grands éclats de ce qui fut pleinement une voie d'accomplissement ou dérisoirement un désastre. Il consent au travail du deuil. Il persiste à fixer dans la nuit quelques lumières, à suivre leur trajet, là où la tentative d'embrasser entièrement certaines formes ou certains événements risquerait de tout réduire en cendres. Regardons comment Simone Weil débusque l'illusion de la force, comment elle nous révèle la qualité de son âme en cernant les éclaircies d'âme dans *l'Illiade* . . . Regardons comment Bonnefoy s'imprègne des pierres de Ravenne . . . Il me serait facile d'ainsi exemplifier indéfiniment . . . Bien entendu, il ne s'agit pas de prétendre, à l'instar de Novalis, à quelque praxis, à quelque « idéalisme magique » où la pensée est le moyen de transformer le monde. Ce qui ne signifie pas que je nie toute efficacité à l'essai, bien au contraire. Toutefois l'essayiste n'est pas un mage ; il n'a pas de « force magique ». De plus il n'aspire pas, contrairement au scientifique, au *pouvoir*. Sa puissance lui vient de sa concentration, de sa méditation, de l'efficacité même de sa parole. Son action n'est pas sensiblement différente de celle du poète. Du poème à l'essai s'opère en quelque sorte un renversement de milieu verbal : glissement d'un pôle à l'autre et recherche, entre le concept et le « son-sens », d'un équilibre fragile. L'essai comme le poème sont des *fares* et par conséquent des *actes*. De ce point de vue Baudelaire avait raison d'affirmer que seul le poète pouvait être un véritable critique. Car ne faut-il « se mettre en face de la poésie pour écrire bonne prose » ? Ou encore ne s'agirait-il de

l' « effort au style » dont parle Mallarmé ? Peut-être voulait-on parler de celui que je conçois comme un essayiste ? Et celui-ci m'apparaît bien tel un être du vertige et du saut. Ne serait-il sans le renier vraiment, une sorte d'antithèse de Montaigne qui s'attachait à la peinture minutieuse de son moi, à la consolidation des êtres de sa mémoire ? N'est-ce pas en essayiste que Pascal s'est mesuré à Montaigne ? Sans négliger Héraclite, Lao-tzeu, saint Augustin et combien d'autres, il me semble qu'avec l'immense Pascal une certaine forme de pensée et d'écriture a basculé. Il faudra attendre Hölderlin, Novalis, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé et Nietzsche pour en être vraiment convaincu. *Une saison en enfer* ne serait-elle l'un des essais irradiants par excellence ?



Certes je ne catégorise pas les multiples formes d'essais selon les acceptions que les universitaires leur donnent. Je ne propose aucun modèle à qui que ce soit. Mon essayiste qui se plaît aux saillies, se soumet à la « combustion verbale », accepte fondamentalement l'*errance* ; c'est un être qui, comme le souhaitait Chestov, va « au hasard, les yeux fermés » ; c'est un être de la divagation, de l'espace ludique. N'est-ce pas en « homme au rêve habitué » que se présenta Mallarmé pour *regarder* Villiers de l'Isle-Adam ? Peut-on dire de l'essayiste, comme Aristote l'a dit du « poète » Homère, qu'*il ment beaucoup* ? L'une des fonctions du critique serait sans doute de montrer, lors de son « parcours », l'inanité des sauts de l'essayiste téméraire, l'impuissance de son « regard » ; ou même d'en extraire des formes de mouvement qu'il serait utile de soumettre à la mémoire. Entre l'essayiste et le critique ne pourrait-il se fonder qu'une relation dialectique : le jeu de la forme sur le sable et du mouvement de la marée ?

Ainsi donc l'essai ne peut être qu'une œuvre, ou, selon l'expression de Valéry, l'état d'une suite de transformations intérieures. Nous ne sommes pas loin de la mise en condition poétique. Pour un poète, l'essai ne peut que participer de la poésie, de la *poiésis*. Ne serait-ce pas dans ce sens qu'on a pu dire que Baudelaire, critique, ne s'était jamais trompé ?

Pour résumer (en faisant dévier une belle expression de Valéry tirée de *l'Âme et la Danse*), je pourrais presque dire que l'essai, par définition, ne peut être qu'éclairs, fragments d'un temps étranger, bonds désespérés hors de sa forme. Sans doute tout cela peut-il sembler « fagotages », si on le compare aux tentatives de synthèse des critiques, des philosophes ou des sociologues. Mais suivre l'essayiste c'est s'aventurer sur le sable mouvant, ou faire un saut du haut de la tour. Et nul n'est obligé de divaguer. Nul n'est obligé d'accueillir la fulgurance et de suivre par la voie de l'errance une quête de la totalité, une quête de l'Être.

*Voici le barde qui n'a pas encore chanté.
Mais il chantera bientôt,
et à la fin de son chant
il connaîtra la science des étoiles.*

Taliesin

